



## Témoignages personnels d'anciens élèves d'Henri IV et de l'ENS de la rue d'Ulm

Jalley Émile, Abribat Jean-Paul, Canavaggio Jean, Cannac Yves, Desplanques  
François, Métayer Jean, Pommier René, Raimond Jean

### [Pour citer cet article](#)

Jalley Émile, Abribat Jean-Paul, Canavaggio Jean, Cannac Yves, Desplanques François, Métayer Jean, Pommier René, Raimond Jean, « Témoignages personnels d'anciens élèves d'Henri IV et de l'ENS de la rue d'Ulm », *Cycnos*, vol. 24.n° spécial (Hommage à Michel Fuchs), 2007, mis en ligne en 2021.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/877>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/877>

Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/877.pdf>

### [Cycnos, études anglophones](#)

revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice

ISSN 1765-3118      ISSN papier 0992-1893

#### AVERTISSEMENT

*Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.*

*L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.*

*Le présent document a été numérisé à partir de la revue papier. Nous avons procédé à une reconnaissance automatique du texte sans correction manuelle ultérieure, ce qui peut générer des erreurs de transcription, de recherche ou de copie du texte associé au document.*

# EPI-REVEL

Revue électronique de l'Université Côte d'Azur

## **Témoignages personnels d'anciens élèves d'Henri IV et de l'ENS de la rue d'Ulm**

### **Emile Jalley**

Notre camarade et ami Michel Fuchs, promotion lettres 1956, professeur émérite de langue et littérature anglaises à l'Université de Nice, s'est éteint le 30 septembre 2005, des suites d'une longue et douloureuse maladie. Ses obsèques ont eu lieu à Nice le 5 octobre 2005. Son épouse, Anne Fuchs, nous a communiqué qu'il avait eu l'intention de participer au jubilé de la promotion 1955, qui a lieu à l'École Normale le 15 octobre 2005. Ses anciens amis n'ont malheureusement pu, au cours de cette rencontre, qu'évoquer sa mémoire. Les témoignages qui nous sont parvenus concernant Michel Fuchs ont été si nombreux [François Desplanques, Jean-Paul Aribat (1955 L), Jean Canavaggio (1956 L), Yves Cannac (1955 L), Cimaz-Martineau Geneviève (1959 L), Émile Jalley (1955 L), Jean Métayer (1955 L), René Pommier (1955 L), Jean Raimond (1955 L), Alain Roger (1957 L)] qu'il a fallu envisager de les publier, non seulement dans le cadre normal du Bulletin de l'Association des Anciens élèves de l'ENS, qui n'a pu en retenir qu'un seul (celui d'Alain Roger) mais en outre, à part dans ce numéro spécial de revue consacré à la mémoire de Michel Fuchs, établi à l'initiative et sous la responsabilité de Michel Baridon, Professeur à l'Université de Bourgogne (Dijon). Que ce collègue obligeant veuille bien recevoir ici l'expression de notre gratitude.

### **Jean-Paul Aribat**

La vie est kaléidoscope. Images, aucune continuité et pas la moindre synthèse à la Hegel et autres mais foutaises... indispensables, contrairement à ce que assertent (assertion paranoïaque...) les têtes dures (et molles à l'intérieur) des positivistes compteurs et évaluateurs du positivisme scientifique, chantres stipendiés du libéralisme dit néo car la vérité a toujours une structure de fiction.

La tête de Michel, elle, était bien faite, dans le registre fondamental du witz et de l'humour anglais de préférence. Il le savait : la vie n'est pas tragique, elle est comique et il a su se battre jusqu'au bout.

Je le revois : Michel Fuchs se préparait alors à passer le concours d'entrée à Normal'Sup ! Il se préparait à "intégrer", selon l'argot normalien (après, il reste toute la vie pour désintégrer au sens où Alain Cuny put dire à Bordeaux qu'ayant été râpé par son enfance, il avait passé toute sa vie à déramer). Je rencontrais alors Michel Fuchs, première rencontre...) La dissertation de philo lui faisait souci. Je lui dis qu'il s'agissait de se mettre dans l'état d'esprit où l'on est prêt à traiter en trois points... n'importe quoi ; je lui soumis un échantillon : sens, non sens, contre sens et dans sa mémoire en me disant qu'il m'en avait beaucoup voulu (il me le dit beaucoup plus tard) il ajouta "absence" en commémoration (inconsciente ?) d'Alain qui a si bien écrit que quand on pose une question à un philosophe (filosophe ?) et qu'il répond, on ne sait plus à la fin quelle question on lui a posée.

Voilà une première image, suivie d'une seconde. Michel Fuchs participa activement à la section du parti républicain radical et radical-socialiste que nous fondâmes à Normal'Sup, dans la mouvance et l'obédience de PMF, Pierre Mendès France (1956 - 1959). Nous étions jeunes alors, prêts à une aventure qui tourna court, dans une vie qui devait, à Michel Fuchs et à nous-mêmes réserver bien d'autres aventures, puisées au même tonneau de la croyance, si différentes (?), au même tonneau de l'Idéal, la liqueur ou l'instance la plus déprimante : il s'en suit toujours une gueule de bois. Il se fit que cette section étudiante se retrouva appelée la succion ou mieux la chu-chion. Ne resterait-il d'elle que le souvenir (souvenir, souvenir...) de quelques soirées dansantes dans la Rotonde où nous invitations quelques Sévriennes : oh "Petite fleur" de Sydney Bechet...

Nous nous rendions de Grenoble à Cannes en 1957, où certains d'entre nous allaient enseigner au Collège International l'été, et parmi nous Michel. Ainsi troisième image, l'extrait le plus significatif de la chu-chion descendait sur la Côte d'Azur. Non sans avoir pris le meilleur départ : nous avons touché d'avance nos mensualités d'été, fait quelques stations à Montparnasse et redescendu l'un derrière l'autre en nous bottant le cul la butte Montmartre, étant donné ce que nous avons dépensé ou plutôt dilapidé, en compagnie et en pure perte (ô Georges Bataille) dans le restaurant la Rose rouge. Un vrai Chemin de Croix qu'Alfred Jarry a su si bien analyser dans les termes d'une course de vélo. Dans les Alpes nous avons avec nous la valise diplomatique - pétards, poil à gratter, boules puantes - que portait parmi nous celui que je ne nommerai pas mais que j'appellerai le meilleur d'entre nous comme a dit l'autre farceur, (que qui cherche, ici, trouve le nom inscrit). Ainsi se répandit la terreur dans les villages, ceci comme il se doit dit sur le ton homérique, de tous les Homères d'alors.

Michel fut de cette partie (pas si fine) jusqu'à, non inclus, la performance dans le faux semblant et le cri, d'une dramaturgie de nuit

“Meurtre à Mont Dauphin” qui fut jusqu’au matin, mobilisatrice de gendarmes à la recherche du cadavre, “sans doute un Fellouze à qui ses frères avaient réglé son affaire”, déjà sans doute “des racailles et quelques sauvagesons”... On n’avait pas encore inventé le péril turc !

Nous rentrâmes à l’auberge où Michel Fuchs était resté car il était indisposé... par quelque colique !!! Et voilà bien la quatrième image car du trois (trinité, triade, trimourti ...) y’a n’a mar’ — à ranger au plus vite au rayon des accessoires, colifichets et farces attrapes — la valise diplomatique... Le quatre est bien plus diabolique et plus propre à cette gaie science que constitue — entre autres! — la psychanalyse (Lacan discours du 8 juillet 53) et aussi la vraie littérature anglaise que connut Michel (de Swift à Joyce) et dont le dernier mot avec Maître-es-Science pataphysique (c’est un pléonasme...) Alcofribas Nasier est Finita la comedia ! Ou avec Voltaire, la prière du Soldat Suisse, au soir de la bataille “Mon Dieu, s’il y en a un, sauvez mon âme, si j’en ai une”.

A l’AUBERGE aujourd’hui tu nous y attends Michel (que Dieu ait ton âme si ce n’est déjà fait, comme disait Lacan) - jusqu’à quand, quousque tandem ? - pour nous y accueillir, pour qu’avec ton sourire, ton humour tout anglais, tu nous dises un jour, mais quand ?? BIENVENUE AU CLUB, CAMARADE.

*In vitam aeternam*, je signe LE BRIBS,

Alias BRIBETTE (Avec les Anges... on sait jamais !!! cf Saint Thomas et Teilhard de Chardin...).

## Jean Canavaggio

J’ai fait la connaissance de Michel Fuchs en octobre 1956. Nous appartenions à la même promotion et un heureux concours de circonstances me permit de quitter très vite la thurne inhospitalière qui m’avait été attribuée pour être accueilli, dans le boyau de la chapelle, par ceux dont j’allais partager la vie pendant un an : Jean-Christian Dumont, Jean Gattégno, hélas disparu, et, bien entendu, Michel, dont chacun appréciait l’abord chaleureux, l’intelligence et l’humour. Je ne me rappelle pas avoir eu avec lui des débats métaphysiques. Quant à son engagement politique d’alors, il m’apparaissait, à travers lui, hautement respectable, même si ce n’était pas le mien. Deux ans plus tard, au terme du séjour qu’accomplissaient à l’étranger les normaliens linguistes, nous nous sommes retrouvés rue d’Ulm afin d’y préparer l’agrégation. Nos disciplines n’étaient pas les mêmes, mais nos chambres étaient proches, séparées seulement par celle qu’occupait Jean Gattégno, ce qui nous amenait souvent à bavarder entre deux portes. Je me rappelle que la vigueur de ses convictions, qui lui valut un très sérieux accrochage avec Jean Prigent, allait de pair avec une

très grande gentillesse. Il accepta notamment de faire passer à mon jeune frère, aspirant bachelier, un oral blanc qui lui fut extrêmement bénéfique et contribua à décider de sa vocation d'angliciste.

Comme il arrive souvent, nos chemins ont divergé à la sortie de l'École. Néanmoins, je l'ai revu à deux reprises : un soir à Nice, lors d'un dîner pris en commun avec quelques amis, dont Jean Gattégno, qui me donna l'occasion de constater qu'il n'avait rien perdu de sa vivacité d'esprit ; une autre fois à Paris, lors d'une séance du CNU (qui s'appelait alors le CSCU), à l'issue de laquelle il me brossa de l'Alma mater un tableau d'une incomparable causticité. C'était, je le savais par la rumeur publique, un remarquable chercheur et un admirable enseignant. Le souvenir de ces deux rencontres est désormais marqué du regret de ne l'avoir pas mieux connu.

## Yves Cannac

Durant tout mon séjour à l'École, j'ai été proche de Michel Fuchs. Nous n'étudiions pas la même discipline, mais nous partagions beaucoup de convictions, notamment politiques : nous étions tous deux des mendésistes convaincus. Et j'avais une grande estime pour la façon dont Michel avait construit sa personnalité, dans le contexte familial peu accommodant où il avait grandi, étant le fils d'un pasteur adventiste. Il avait réussi à s'émanciper de la tutelle de son père sans se brouiller avec lui. Michel rayonnait d'une authentique gentillesse. Il était profondément humain, en même temps qu'il était doté d'une grande finesse.

Mais lorsque j'ai quitté l'École, nous nous sommes doublement et définitivement éloignés l'un de l'autre. D'une part, j'ai quitté professionnellement le monde universitaire, dans lequel il a au contraire construit toute sa vie. De ce fait, les occasions de nous revoir sont devenues beaucoup moins nombreuses. D'autre part, Michel Fuchs est devenu communiste, tandis qu'en ce qui me concerne, j'ai au contraire rompu avec la gauche le jour où, en 1968, j'ai vu Mitterrand et Marchais défiler côte à côte. Aussi ne nous sommes-nous jamais revus par la suite. Maintenant que j'ai appris sa disparition, je le regrette vivement et me fais des reproches. Sans doute eût-il beaucoup mieux valu nous expliquer clairement sur la différence de nos choix. Peut-être eussions-nous pu dépasser ce clivage et préserver ainsi notre précieuse amitié.

## François Desplanques

J'ai rencontré Michel en septembre 1953 à l'ombre de la tour Clovis, au lycée Henri IV. Il arrivait du Maroc et moi du Morbihan. Nous étions tous les deux internes. C'est sans doute une même timidité qui nous a d'abord rapprochés sur le même banc de la thurne, l'étude enfumée où nous passions chaque jour de longues heures. Très vite ce voisinage est devenu une amitié. J'ai conservé une photo où nous nous tenions côte à côte dans la cour du cloître.

D'un an plus âgé que moi, Michel était auréolé à mes yeux du prestige de celui qui avait vécu outremer à l'Île Maurice, puis au Maroc, dans le sillage de son père, pasteur adventiste. Aussi connaissait-il la Bible beaucoup mieux que moi, jeune catholique qui n'avait guère lu que les évangiles. Nous avions de grandes discussions théologiques. En poésie, il admirait Baudelaire et Apollinaire. Il m'a fait découvrir *La Chanson du Mal-Aimé*. Dès la parution des premiers numéros de *L'Express*, nous avons été l'un et l'autre des lecteurs passionnés des articles de Camus et du Bloc-notes de François Mauriac. Parfois ce dernier égratignait d'un coup de plume acéré notre maître Etienne Borne. Cela nous amusait fort. Michel avait déjà cet humour très vif, volontiers paradoxal, qui ne devait jamais le quitter. Nous avons été tous deux des admirateurs et des défenseurs de Pierre Mendès-France contre tous ceux qui le vilipendaient. Un peu plus tard, cette admiration a conduit Michel à militer quelque temps au parti radical avant de s'engager au parti communiste, par souci de réalisme sans doute mais plus encore par générosité. Au temps d'H.IV, comme nous disions fièrement, nous étions unis par un sens aigu de l'injustice, par un commun refus du colonialisme, de ses sanglants et absurdes combats d'arrière-garde.

En décembre 1955, des raisons de santé m'ont contraint à renoncer à la khâgne et à laisser Michel poursuivre seul ses brillantes études. Il s'en est suivie une longue correspondance entre nous qui n'a jamais cessé jusqu'à ce que nous nous retrouvions en 1976 à la Faculté des Lettres de Nice. *But that's another story.*

## Émile Jalley

J'ai connu Michel à la rentrée d'octobre 1953, dans la khâgne du Lycée Henri IV. Les khâgneux étaient installés, les bizuths et les carrés, dans une grande étude dont le bâtiment longe encore la rue Clovis. Quelques cubes s'entassaient dans une petite pièce donnant aussi sur la rue, le "khangibal", tandis que les "bicas", d'une essence encore différente,



occupaient un autre réduit. L'existence était extrêmement austère : on sortait quelques heures le dimanche et parfois encore le jeudi après-midi. La carte scolaire n'interdisait pas encore à l'époque aux khâgneux parisiens de venir de tout l'hexagone. Il y avait les "bretons", qui portaient des blouses grises d'instituteurs, avec de bizarres cordelières de ficelles tressées. Tous les matins entre 7 et 8 heures, les plus courageux faisaient, en couples de partenaires durables, le "petit latin" et en alternance le "petit grec" : traductions improvisées par exemple d'un Platon ou d'un Virgile. Certains noms de l'équipe des professeurs de la khâgne d'H.IV n'ont pas encore disparu de toutes les mémoires : Savin, Henri Birault (1939), Henri Dreyfus-Lefoyer (1919) - philosophie, André Alba (1913), Michel Fourniol (1923) - histoire moderne, Dieny - histoire ancienne, Pierre Houillon (1929) - latin, Maurice Lacroix (le Crux, 1912) - grec, Max Hugueny (1928) - latin et grec, Laurent Michard (1934) et Simon - littérature française, Albert Laffay - anglais. Au dessus de la chaire de l'une des salles, à l'endroit même où il avait jadis enseigné, était accroché un portrait au fusain du grand Alain Chartier.

Les traces de l'architecture conventuelle étaient encore visibles à l'intérieur du Lycée : un immense dortoir, avec une énorme fenêtre donnant directement sur le Panthéon, était installé dans l'ancienne bibliothèque monacale. D'aucuns jouaient le soir sur l'ancien orgue de la chapelle avec un camarade bienveillant pour en activer le soufflet.

La cour de récréation se partageait entre khâgneux, chartistes, cloutiers et aussi colos (il y avait encore une École coloniale). Une distraction rudimentaire était la "pala", la balle tapée au mur à la main. Certains "débauchés" avaient obtenu le droit de sortir pour jouer au flipper (une nouveauté à l'époque) à l'extrémité de la rue Clovis, au café des Quatre Sergents, à l'endroit même où s'était tenu le complot du même nom (1822). Il y avait aussi les fumeurs de pipe, avec modération, qui échangeaient à l'occasion leurs tabacs, pour voir. Les internes des prépas étaient en général d'origine modeste, les externes étaient plutôt mieux habillés.

La khâgne du Lycée H.IV, alors concurrencée par celle de Louis-le-Grand, avait connu des heures plus glorieuses (le philosophe Jean Hyppolite ainsi que l'élève Michel Foucault en 1945). En juillet 1955 intégraient Yves Cannac, Emile Jalley, et Jean Raimond. Le philosophe Henri Birault regardait sans gaieté le Directeur Hyppolite lire la liste des résultats sur le perron de la grande porte. Michel intégrait l'année suivante, donc en 1956, avec Jean-Pierre Bonamour, Jean-Marie Delcour, Claude Quiger, les regrettés Jean Gattégno et aussi Pierre Bonnafé, ce dernier cinéphile impénitent, superbe joueur de rugby au PUC, et qui portait le jean (une nouveauté aussi) presque aussi bien que Marlon Brando.

Michel était venu de Nantes. Un souvenir cruel semblait l'avoir particulièrement marqué, que je l'ai entendu plus d'une fois évoquer : son

père, pasteur de l'Église Adventiste à l'Île Maurice était décédé accidentellement du fait d'une chute au cours de travaux (1961). Sa famille avait conservé des liens avec des natifs que j'ai parfois vus en costumes locaux reçus par sa mère en métropole.

Voisins de travail pendant deux années dans la grande étude d'H.IV, Michel et moi-même occupions aussi des thurnes voisines dans le même couloir à l'École pendant au moins l'année 1958-1959, deux étages tout juste au-dessus de l'appartement de Louis Althusser. Dans le même voisinage, ou guère loin, se trouvaient les autres membres d'un groupe assez solide à travers les années, avec quelques électrons libres aussi, qui passait de longues séances après les repas, surtout celui de midi, aux cafés Piron et Guimard, dont seuls les noms, sinon les lieux, ont changé : Jacques Bersani, Yves Cannac, François Drouault, Michel Fuchs donc, Jean Métayer, René Pommier, Jean Raimond, auquel se joignait Jean-Paul Abribat, lui externe et habitant de l'autre côté du Luxembourg, ce qui était rare alors.

Michel était un compagnon disert et plein de gaieté communicative. Son affabilité naturelle transparaissait dans le timbre tonique et chaleureux de sa voix, qu'il a conservé, même à travers de grandes souffrances, quasiment jusqu'à la fin de ses jours. L'épouse de l'un d'entre nous, qui ne l'avait jamais rencontré, disait que le seul son de sa voix au téléphone donnait envie de faire sa connaissance *de visu*. Après notre séjour à l'École jusqu'en 1959, je n'ai pas très souvent revu Michel. Nos spécialités respectives, lui l'anglais et moi la philosophie, nos domiciles aussi, nous ont séparés (Nice, Paris). Marié avec Anne, qui lui a donné deux enfants que je n'ai pas connus (Olivier et Nadia), il passait la plus grande partie de ses vacances scolaires, m'avait-il dit au moins à mon souvenir, chez ses beaux-parents en Angleterre. Comme il était très aimable, officieux et généreux, il avait bien voulu être le témoin du mariage de Jean-Paul Abribat en 1959 et du mien aussi en 1962. Dans cette période aussi (1960), je suis allé lui rendre une visite amicale au cours de son service militaire, qu'il effectuait comme interprète dans une base américaine de l'Otan, installée dans la forêt de Fontainebleau et dont le sigle m'est resté bizarrement en mémoire (le SHAPE). Je l'ai revu également quelquefois de passage à Paris, dans la période avoisinant 1968, où il venait parfois aux réunions des instances dirigeantes du Snés-Sup, dont il a été l'un des membres responsables pendant de longues années, dans la tendance dite Unité et action, d'orientation communiste. Plus tard, il m'a semblé qu'il avait pris une non négligeable distance critique par rapport à ce passé politique.

Depuis deux ans environ, vers 2003, j'avais repris contact avec Michel par téléphone pour m'enquérir auprès de lui, à l'occasion d'un ouvrage que j'avais alors en cours, de questions diverses concernant le syndicalisme français, la culture (Burke, Swift) et l'université britanniques, sujets à propos desquels j'ai beaucoup appris de lui. Il me parlait aussi,



plutôt discrètement d'ailleurs, de la cruelle maladie contre laquelle il luttait de toute évidence avec un courage admirable, un moral apparemment inflexible et même un imperturbable humour, à même de sidérer l'interlocuteur. Il disait de façon plaisante que son personnel soignant l'appelait "le miraculé", à travers toutes sortes de protocoles aussi éprouvants les uns que les autres. Deux mois avant sa disparition, il me disait au téléphone pour la première fois, mais toujours presque en plaisantant, qu'il allait "mal". Je m'apprêtais à lui téléphoner à nouveau lorsque Jean-Paul Abribat m'a appris la triste nouvelle de son décès, lue dans "Le Monde".

Un de nos camarades de promotion a rappelé aussi que Michel était un conférencier très dynamique et brillant : il avait laissé à l'épouse de celui-ci le souvenir d'un exposé fait un jour devant les agrégatifs d'anglais à la Sorbonne entièrement de chic, sans notes, comme "sur un ticket de métro".

## **Jean Métayer**

J'ai peu connu Michel, en tout cas pas suffisamment pour parler longuement de lui. Je n'avais pas préparé à H.-IV mais à Louis-le-Grand, et ne faisais pas partie de la chu-chion (même si j'étais très proche par l'amitié de beaucoup de ses membres), puisque je militais cité Malesherbes chez l'illustre Guy Mollet ; et Michel, qui n'était pas de la même promotion que nous, a dû être absent de l'École, comme tous les linguistes, pendant au moins un an. J'ai souvenir de l'avoir vu quelquefois au pot lors de ses passages (en provenance de l'Angleterre?), et peut-être un peu plus lors de notre quatrième année d'école. J'ai souvenir aussi des liens qui unissaient à lui tous ses anciens camarades de khâgne, et en particulier de leur joie quand l'un d'entre eux annonçait son prochain passage à l'École (cela sans doute lors de notre première année ? ou quand il était à l'étranger ?) : cela m'avait frappé, car les normaliens, dans leur jeunesse, n'étaient pas toujours très sentimentaux...

## **René Pommier**

Je n'ai hélas ! revu Michel depuis ma sortie de l'École qu'une seule fois, il y a une vingtaine d'années, et quelques minutes seulement (nous nous sommes rencontrés par hasard au Quartier Latin). Ayant appris, il y a trois ans, qu'il était malade, je lui avais écrit et il m'avait répondu par une lettre très chaleureuse. Il m'y parlait, bien sûr, de sa maladie, des opérations qu'il avait subies et de tous les traitements lourds et pénibles qui ne lui

laissaient que peu de temps pour continuer malgré tout à travailler. Bien loin de se plaindre, il en parlait avec une dignité et une sérénité tout à fait admirables, mais qui, de sa part, ne m'ont aucunement étonné. Depuis, j'ai pensé plusieurs fois à lui écrire de nouveau, mais j'ai malheureusement négligé de le faire et je le regrette amèrement aujourd'hui.

## Jean Raimond

C'est au Lycée Henri IV, en octobre 1954, que je fis la connaissance de Michel Fuchs. Arrivé de ma province, j'étais interne comme lui. Il était "carré", j'étais "cube". Nous n'étions pas dans la même khâgne, mais je partageais la même salle d'études que lui. Je fus tout de suite frappé par son extrême intelligence, par son extrême sensibilité, par ses grandes qualités humaines. Alors qu'il préparait, outre le Concours, ce qui s'appelait à l'époque le Certificat d'Études Pratiques d'Anglais, il lui arriva d'aller suivre à la Sorbonne, le cours de version d'un certain André Bordeaux, qui avait été mon professeur de seconde au Lycée d'Orléans. Au cours de l'été 1956 - il venait d'intégrer -, nous fîmes, Michel, Yves Cannac et moi, une randonnée cycliste d'une semaine dans le Massif Central dont la première étape nous mena (clin d'œil aux *Copains* de Jules Romain ?) de Clermont-Ferrand à... Issoire. Les hasards de la vie nous éloignèrent ensuite l'un de l'autre. J'ai suivi à distance son parcours d'angliciste. Ayant manifesté un goût marqué pour la recherche dès son diplôme d'études supérieures, avec un mémoire portant sur l'œuvre romanesque de Ford Madox Ford, il consacra sa thèse de doctorat d'état à la pensée politique de Burke. Nommé professeur de littérature à l'Université de Nice, il y fit toute sa carrière. On doit entre autres à Michel Fuchs une remarquable traduction, avec présentation critique et notes, de *The Professor* de Charlotte Brontë, dans la collection de la Pléiade.

Pour ma part, je garde à jamais le souvenir d'un être extrêmement chaleureux et d'une rare finesse.

Courriel de Madame Geneviève Cimaz adressé à Émile Jalley après communication des témoignages ci-dessus et de ceux à paraître dans la rubrique des notices nécrologiques du Bulletin des Anciens élèves de l'ENS, dont elle assume la responsabilité :

Cher Monsieur,

C'est avec une grande émotion, souvent teintée d'amusement, que je viens de lire tous les témoignages des camarades de Michel Fuchs. La sécheresse des données biographiques contraste avec le caractère personnel, plein d'humour, des textes que vous m'avez envoyés, et il est un peu regrettable de ne publier que cette première partie. D'autre part, ne choisir qu'un des textes, pour rester dans les limites habituelles, est délicat. Les auteurs qui n'auraient pas été retenus pourraient en prendre ombrage et puis ils seront tous publiés ailleurs. Je crois qu'il faudrait donner la référence exacte de la revue où les amis de Michel Fuchs pourraient retrouver l'évocation de mille souvenirs le concernant et dont il se dégage un portrait vivant et attachant. Je vous remercie vivement d'avoir collecté tout cela et de me l'avoir adressé.

J'ai moi-même un peu connu Michel Fuchs lorsque, germaniste, j'étais en première année de Sèvres et qu'il préparait l'agrégation d'anglais. Il m'a raconté comment il avait improvisé dans une réunion politique un discours sur un sujet qu'il ignorait totalement. Cela m'a paru tellement normalien cette faculté, que je n'avais pas, d'être capable de parler de tout et de donner le change. Je devais me trouver là aussi après son échec à un examen et il prenait ce revers de fortune avec une telle drôlerie que cela m'a semblé être la revanche de l'humour et de l'esprit sur l'adversité. Cet exemple m'a marquée et m'aide encore aujourd'hui que j'en ai bien besoin.